EVE ET LA MATERNITÉ 24 janvier 2009, 11 h 30 – 13 h

A = Paul-Laurent Assoun, psychanaliste
B = Florence Blondon, bibliste
H = Alain Houziaux, modérateur

Transcription d'un enregistrement sur clé USB / ... = phrase incomplète / (...) = non transcrit

H : Nous allons reprendre, nous avons du reste déjà repris.

(Annonces des conférences à suivre)

A : Bien, donc le deuxième acte. Le deuxième acte, ce qui est lié à la fin du chapitre 3 et au début du chapitre 4 du *Berechit* qu'on a traduit par la Genèse, c'est effectivement bien sûr le passage de ce que j'appelle « le passage du féminin à la maternité ». C'est pour ça que j'ai insisté tout à l'heure en réponse à la question en disant qu'il fallait respecter cette processionnalité-là.

Il n'y a aucune idée de la maternité jusque-là, sauf cette idée potentielle de la bisexualité de l'être primitif. Mais pour qu'il y ait la maternité, on sait déjà qu'il faut que se soit creusé le manque. Et c'est là, loin d'être en effet le maillon faible, là que le féminin va paraître comme quelque chose qui va devenir fécondé, d'abord fécondé par son altérité. Cet être obtus quand même, qui est cet être terrestre – on disait tout à l'heure à juste titre : c'est un être terreux, un être terrestre, Adam au départ. Le sentiment d'altérité se glisse en lui à travers le féminin, et c'est pour ça aussi qu'il paraît important de respecter la respiration entre décidément l'absence de désir, la dissymétrie. Le couple n'est pas appareillé au départ, sauf pour Adam qui est très content. Et c'est à partir de l'exclusion du paradis, de l'unité édénique, où Lacan dit que le rapport sexuel est impossible en soi parce que nous sommes des êtres parlants et signifiants, ce qui fait que dans le coït nos corps peuvent se rapprocher et que nous restons dans notre solitude. Question extrêmement importante.

A l'époque du paradis, le rapport sexuel était possible. Il était réalisé. Mais vous voyez que la femme, elle, ne faisait que compléter. Paradoxalement, l'exclusion dans les modalités qu'on a évoquées rapidement — et quelqu'un disait à juste titre : on n'a pas eu le temps d'en parler beaucoup, n'est-ce pas ? – en rapport avec cet interdit de l'arbre de connaissance, qui est effectivement la question du savoir. Peut-être qu'on va la relancer maintenant, la question du savoir. Parce qu'en effet, paradoxalement c'est la *femme* qui, au moment où elle a voulu goûter, a réouvert la question du savoir. Pourquoi faut-il rester dans l'ignorance pour savoir, c'est le discours du serpent. Mais c'est un discours qui réouvre le problème. Il y a tout un rapport homme-femme, savoir etc., comme dans la réalité d'ailleurs, mais là précisément il faut savoir que c'est la femme qui a réouvert quelque chose, tant du point de vue du savoir que du point de vue de la maternité.

C'est à la fin du chapitre 3 qu'Eve et ... – on l'a lu à plusieurs reprises, ... – « L'homme donna pour nom à sa compagne Aéva, Eve, parce qu'elle fut la mère de tous les vivants. » Vous allez me rappeler à juste titre que c'est un peu paradoxal parce qu'elle n'est pas encore mère, mais de la maternité programmée. Elle est programmée par le verdict divin, enfin, vous savez, le *dict*, les paroles divines, quelque chose qui existe. Dieu dit et interdit.

Dans l'interdit, il ne faut pas simplement parler de la gêne et des inconvénients qui font qu'on ne peut pas faire quelque chose. Dans l'interdit il y a souvent l'idée d'inhibition. Mais l'interdit est un dit, positif. Dire que non, c'est dire. Vous savez qu'il y a des gens qui ne peuvent jamais dire non. Dieu, c'est celui qui sait dire non. Et dès lors — j'y insiste à nouveau, mais ce n'est pas seulement une sanction pour l'horrible couple pécheur, pour l'horrible pécheresse ; ça, c'est du mythe démonisant. Dans le texte biblique, c'est une

conséquence. Puisque c'est comme ça, alors – Dieu, c'est d'une logique pure ; l'homme est d'une logique impure, puisqu'il dit : oui, un peu, peut-être, je sais bien mais quand même. Dieu énonce : « Si c'est comme ça, alors ... alors quoi ? Alors j'aggraverai tes peines et ta grossesse. Tu enfanteras avec douleur » – on a même dit, dans la douleur, ... dans la douleur. Pas la peine d'en rajouter, quoi. En tout cas dans le texte biblique. Maintenant on démonisera la femme, puis on dira : « Elle l'a bien mérité. » Elle doit en baver, quoi, à la naissance. Non. Le texte dit que dès lors qu'on a un corps qui est incarné, c'est aussi la douleur qui va apparaître. Dès lors qu'on *sait* – « vous avez voulu savoir, vous allez savoir. Vous êtes nus. « Du coup là, l'acte sexuel est devenu visible. C'est très mystérieux, c'est-à-dire : quel était l'acte sexuel au paradis entre ces corps transparents ? Mais du coup il va y avoir la possibilité d'un corps endolori.

C'est d'ailleurs une question très intéressante qu'on évoquera très rapidement. L'accouchement sans douleur, c'est un idéal médical, vous savez. Le texte biblique a l'air de dire qu'une femme non pas doit souffrir pour sentir qu'elle est mère, mais c'est une question très intéressante, c'est de la clinique analytique. Une femme a besoin paradoxalement de sentir une douleur pour sentir qu'elle est mère. Ce n'est en aucun cas une apologie de la douleur pour elle-même. La douleur a quelque chose de mauvais, de dégradant, mais cette douleur-là, c'est quelque chose qui fait ... Je pourrais vous donner des exemples ... où certaines femmes ont été frustrées de ne pas souffrir à la naissance – je voudrais dire, à leur *re*naissance. C'est un lapsus qui dit vrai. Pour une femme, son premier enfant, c'est une *re*naissance. C'est là où, peut-être, elle va naître pour de bon et sans qu'on (...) dans le dos et lui ...

Donc, je reste au texte. (Difficile à comprendre)

« Tu enfanteras » – c'est un futur immédiat – « avec douleur. » Si tu veux un enfant, dans le lot il y a de la douleur. Et pour être mère il faut être capable de cette douleur. Et n'oublions pas le dernier point parce qu'il (...) avec les deux premiers : « Ta passion t'enchaînera à l'homme » – vers ton époux– « et lui, il te dominera. » Ah, ça commence. Non. Il est très important qu'à partir du moment où Eve va être mère, elle va avoir la servitude de la passion. Ça ne dit rien sur le fait que la femme dans la passion, au point de vue de la psychanalyse, je sais qu'elle peut être active, ce que j'essaie de montrer dans un texte qui s'appelle « le Couple inconscient « – que quand il y a une grande passion entre un homme et une femme, c'est souvent la femme qui est de loin l'élément le plus actif. Si vous voyez entre Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, c'est souvent la femme qui garantit la passion. Donc, ça n'a rien à voir avec une passivité de la femme, ni dans la vie ni dans la psychanalyse.

Mais le raisonnement biblique semble être le suivant — ça va sans doute être un débat nourri autour de ce point-là – qu'à partir du moment où elle va être mère, elle va être enchaînée par sa passion à l'homme. Je vous donne un exemple à ras de terre de notre expérience clinique : lorsqu'une fille, une jeune fille commence à devenir une femme, qu'est-ce qui se passe ? Le problème, c'est de savoir pour elle : reconnaître l'amour de l'homme. Une jeune fille est souvent hyperactive, elle cherche l'autonomie, elle ne veut pas être dépendante, etc., aujourd'hui comme hier. Les formes sociales ont beaucoup évolué, heureusement. A partir du moment où elle peut reconnaître un homme – un *homme*, pas un garçon, vraiment un homme — dont elle a envie d'avoir un enfant – là, elle passe à la féminité. Là, tout à l'heure, on a tourné un peu autour de ce point. Vous savez, le débat féministe des années 70 a dit : « C'est un piège. » C'est-à-dire, l'homme finalement fait de la femme une mère ... et lui fait renoncer à sa féminité. C'est une bonne question. Et puis dix ans plus tard, le féminisme dit : « Attention. La femme a droit à un enfant. Elle a droit à le faire seule. Il ne faut pas frustrer les femmes qui sont en désir d'enfant. » La psychanalyse ne navigue pas comme ça, d'après le moment et les discours. C'est normal. Socialement on rectifie son discours. La psychanalyse montre qu'il y a un point structural. Les formes

sociales varient, mais ce problème structural ne vieillit pas. Il ne vieillit pas dans la mesure où ... La question se pose évidemment de savoir pour une femme comment devenir une femme, et là, le texte biblique a l'air de dire : « Il faut cette passion. » Ajoutons immédiatement : elle doit être dominée passionnellement par l'homme pour avoir un enfant. (...) commence à employer ce terme *avoir*. Une femme veut *être*, mais désormais elle veut *avoir*. Elle veut avoir quelque chose. Mais du coup elle doit payer un dernier tribut de dépendance. Voilà ce qui me paraît intéressant. Je prends les choses comme ça, au ras du texte.

Et donc, (...) la faute. Qui est le sujet de cette faute ? Il faut laisser la question ouverte. La compagne à côté, la compagne au vis-à-vis devient la mère. C'est dit littéralement. A ce moment- là, Adam – on se demande : qu'est-ce qu'il devient ? –, il ne la voit plus du même œil parce que c'était l'aide à côté, le secours ; désormais c'est la mère de tous les vivants, et d'abord de ses enfants. Il pourrait dire : « C'est la mère de mes enfants », comme certains hommes (...) disent. C'est la mère de tous les vivants. Quand même, pour Adam, Adam qui est devenu totalement masculin, il est maintenant marié avec la mère de tous les vivants. Ça doit être un peu ... , ça.

Et je crois qu'à partir de ce moment-là, il y a une dissymétrie au profit de la femme qui est extrêmement importante. C'est là où vous voyez que la puissance du féminin est considérable. ... Vous savez, dans les familles, même dans les familles patriarchales, ce qui se vérifie par notre expérience, c'est la puissance énorme de la mère. Même quand elle se tait, je peux vous garantir qu'elle produit des effets. Et même des effets parfois pour le pire et le meilleur. Il y a des hommes qui ont l'air d'être des chefs de famille. On voit par l'effet que ça fait sur les ascendants que c'est la mère qui a les clés. Lacan dit que c'est la mère qui a la clé. Il est un peu différent de Freud de ce point de vue-là.

La clé de quoi ? Voilà cette question. En tout cas, dans le texte biblique, à partir de ce moment-là, la compagne qui pouvait venir compléter docilement la jouissance de l'homme devient une mère. On n'est pas en train de dire, le texte biblique n'est pas en train de dire que l'être de la femme, c'est la maternité. Au contraire, il y a une tension chez la femme entre le maternel et le féminin, là aussi. Exemple très simple : une femme veut être mère. Une mère en souffrance, c'est terrible. Une mère qui manque de l'enfant, c'est quelque chose de terrible. Il y a des femmes qui vivent et qui n'ont pas d'enfant. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut être *heureuse* – c'est le féminin qui est très important – qu'avec des enfants. Mais du point de vue du désir, c'est essentiel.

Je suis un peu gêné parce que je voudrais parler longuement d'enfant dans l'inconscient, mais je vais quand même en dire quelques mots, pour éclairer le texte, bien que ce soit une autre perspective. Je dirai simplement que, lorsqu'une femme est en souffrance d'enfant, comme on dit, elle est dans cette perspective (...) comme en sursis. Aucun cadeau – on parlait tout à l'heure d'Adam ... Une femme attend d'un homme, quand elle l'aime – s'y soumettre, oui ; pour qu'une femme se soumette, il faut que l'homme agrée à son désir. Eh bien, elle en veut un enfant. On voit bien des femmes qui disent : « Tu peux me faire tous les cadeaux du monde. Si tu ne me donnes pas le cadeau des cadeaux » , comme Rachel le dira plus tard, les enfants ...

Alors, il ne faut pas oublier ça. C'est-à-dire, dès lors, il y a une demande, une demande d'amour et une demande d'enfant.

Je voudrais très rapidement voir ce que dit le texte biblique et parler du désir d'enfant. Comment parler rapidement de la question ? J'espère que dans le débat j'aurai l'occasion de compléter (...) le côté schématique.

Oublions une seconde le texte biblique. Ce que Freud nous dit de ce que comment une femme en arrive à désirer un enfant. Attention : pas à avoir envie d'un enfant consciemment. Désirer dans son inconscient. Pour certains c'est très simple : lorsque la femme devient mature, lorsqu'il y a un état de fonctionnement psychologique et physiologique, lorsque les

ovaires fonctionnent – on pourrait dire ça directement – et elle est suffisamment mature ..., c'est normal qu'elle ait des enfants et qu'elle les désire. Ça marche très vite comme ça.

Ça ne marche pas du tout comme ça parce qu'il y a un intérêt pour une femme d'avoir un enfant. Mais il faut qu'elle fasse un travail psychique.

Je voudrais vous donner très rapidement une idée de ce travail psychique. Freud nous dit qu'à l'origine une petite fille est spécialement attachée à sa mère. Vous savez, le complexe d'Œdipe croisé, il faut faire très attention. Pour Freud, le grand amour de sa vie affective et inconsciente, c'est sa *mère*. C'est le lien à la mère qui est déterminant. Ce qui veut dire que la mère, c'est *ma* mère. Je me mets provisoirement au féminin. Je ne parlerai pas ici du garçon et de son rapport avec sa mère – c'est aussi tout un poème. Mais la fille est fortement liée à sa mère. Pour qu'elle puisse se faire décoloniser de cet amour, cet amour fou qui en même temps la colonise – vous savez, on entend très souvent les femmes dire : Ma mère, c'est très difficile pour une femme d'évaluer sa mère, parce que c'est le grand amour, et un grand amour qui l'enterre. C'est-à-dire si elle reste dans cet amour-là, elle n'aimera jamais personne d'autre, notamment, elle n'aimera jamais un homme. Elle doit donc faire un travail psychique considérable.

Vous savez, les gens qui disent que la psychanalyse représente la femme comme passive, il faut quand même lire les textes de Freud. S'il y a un sexe actif, au point de vue de l'inconscient, c'est la femme. Parce qu'elle doit faire un énorme travail pour mettre sa distance par rapport à sa mère, et c'est à ce moment-là – je vais très vite – qu'elle se tourne vers le père. Et elle a ce vœux incestueux – je dis bien que c'est un *vœux* qui n'a rien à voir avec l'inceste réel ; avec un inceste réel, on est toujours ravagé. Mais elle a ce vœux que peut-être elle va se détacher de la mère – c'est curieux, je prends un côté un peu ludique – et que le père va lui donner comme ça fantasmatiquement (...) – c'est un fantasme –. Quand Adam s'endort, on pourrait penser qu'il rêve à la femme. Vous savez, l'homme aborde souvent la femme sous la lueur du fantasme. La femme se plaint de ne pas être vue dans sa (...)

Enfin, ici on a en tout cas chez la femme enfant un fantasme, ce fantasme d'avoir un enfant du père. Et en même temps, à un certain moment – je vais très vite – pour des raisons très profondes, elle renonce à cet enfant fantasmatique et elle rencontre l'homme.

Freud parle de l'amour de l'homme. Et c'est l'amour de l'homme qui va venir cristalliser véritablement le désir d'enfant. C'est très important parce que la rencontre de l'homme va déclencher ce rapport possible. Ce qui explique que, pour qu'une femme désire un enfant – (...) ce n'est pas un instinct, c'est un vœux naturel. Ce n'est pas un instinct. Elle va pouvoir identifier cet objet qui lui manque. Freud (...) angoisser certains... (Difficile à comprendre) . Freud n'hésite pas à dire qu'à un certain moment il y a une envie du pénis chez la petite fille. Il y a une envie du phallus. Avec l'enfant, elle renonce au phallus, et en même temps elle le réalise. Je ne sais pas si c'est quelque chose qui peut être entendu comme ça ; c'est trop violent.

A un certain moment, elle renonce au phallus, elle renonce à faire l'*hommesse* pour avoir un enfant. Mais – je retiens ce point essentiel de la conclusion de ce que dit Freud – cet enfant, c'est un objet extrêmement précieux. Ce n'est pas simplement vouloir avoir un enfant pour être mère, c'est se transformer en mère pour enfin avoir cet objet dont elle était privée, dont elle a été frustrée. C'est l'enfant cadeau. C'est ce qui explique que, lorsqu'une mère primipare qui a eu un enfant qu'elle voit pour la première fois sortir de son ventre – je rappelle qu'Eve, c'est quand même la primipare absolue –, quand elle voit sortir cet enfant de son ventre, elle voit sortir non pas simplement cet enfant en chair et en os, mais cet objet qu'elle a attendu. Vous voyez cette expression « attendre un enfant ». Attendre un enfant, c'est attendre la réalisation d'une promesse (un côté un peu parodique). C'est pour ça d'ailleurs, vous savez, quand une femme donne la vie pour la première fois — « mère de tous les vivants », « mère des vivants » – elle n'y croit pas. Chaque fois qu'on est face à l'objet du

désir on n'y croit pas. C'est très curieux. Quand on réalise un grand désir, on se dit que ce n'est pas possible. *C'est* possible. C'est pour ça d'ailleurs que s'il y a un moment où il y a une réalisation d'un fantasme, c'est bien lorsqu'une femme donne le jour à un enfant. Il n'y a pas beaucoup de fantasmes vraiment réalisés.

Alors, revenons au texte biblique. Entendre cette phrase extraordinaire et simple, au début du chapitre 4, (...) quand il nous est dit : « Adam connut Eve, sa femme » – « connut », on sait ce que ça veut dire ; mais c'est peut être intéressant de voir s'il n'y a pas une question de savoir. Maintenant qu'ils savent qu'ils ont nus ils peuvent se connaître. Il la connut – c'est-à-dire, il a, comme on dit tristement dans la société moderne : avoir un rapport sexuel. C'est autre chose ; c'est un acte, ce n'est pas qu'un rapport. D'ailleurs, le rapport... on peut en discuter.

« Sa femme » – avec Eve, sa femme. Vous savez, Lacan nous dit que, pour qu'un homme dise à une femme : « Tu es ma femme », c'est un (...) ; mais bon. Evoquer le mariage, qu'est-ce que c'est de dire à une femme : « Tu es *ma* femme » ? C'est un possessif parfois un peu lourd. Mais désormais ce n'est plus la femme, c'est *sa* femme, parce que lui-même, il sait qu'il est un homme.

« Eve conçut » — grand moment – « et enfanta Caïn». Tiens. Eve dit : « J'ai » – alors je suis désolé, ce n'est pas « J'ai formé », « J'ai *acquis* un homme », « J'ai acquis un homme avec l'aide de l'Eternel ». « L'aide », encore « l'aide » — entièrement d'accord avec votre critique de tout à l'heure. Quand le terme d'aide est employé dans la Bible, c'est essentiellement du côté divin, sauf dans les cas de l'aide apportée à l'homme, ce qui prouve – c'est là qu'on va comprendre ce que je disais tout à l'heure, c'est que Dieu va intervenir là comme s'il y avait un lien très particulier entre Dieu et les femmes. (Difficile à comprendre : C'est curieux ce qui est dit là.) Ce n'est quand même pas très très gentil pour Adam. Adam doit être jaloux. Enfin, l'*adam* est désormais définitivement masculin.

« J'ai acquis un homme avec l'aide de l'Eternel » – on peut dire simplement : grâce à Dieu. C'est une idée extrêmement importante, ça. Quand une femme donne jour à un enfant, le père symbolique est là. *Le père symbolique*, c'est une structure en psychanalyse, ce n'est pas le dieu des religions. Il ne faut surtout pas mélanger. Mais ça me paraît extrêmement important. Je ne sais pas si je vais être clair, mais c'est très important dans le monde clinique.

Pour qu'une femme puisse avoir un enfant, il faut qu'elle soit parrainée symboliquement par le rapport au père. Je peux vous garantir qu'il y a des femmes qui sont matures biologiquement, qui peuvent avoir des enfants, qui sont stériles provisoirement ou qui sont infécondes — je préfère dire « inféconde » maintenant parce que « stérile », c'est quand même un terme très violent — parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le rapport au père. La preuve, c'est d'ailleurs que certaines femmes, dès qu'elles ont adopté un enfant, peuvent brusquement avoir un enfant à elle. Nous avons notre idée là-dessus. Vous savez, tout ça est très mystérieux. Mais notre idée, c'est qu'il y a quelque chose de symbolique, c'est-à-dire qu'à partir du moment où elles peuvent signer quelque chose ... Je ne peux que (...) Pour bien vous indiquer simplement cette intuition du texte biblique qu'une femme fait un enfant pas simplement avec l'homme, le modeste géniteur – c'est l'homme qui donne le sperme – mais il faut qu'il y ait du symbole. On pourrait sans doute en dire plus.

Voilà pourquoi je disais ce matin – tout à l'heure – : Dieu n'est pas un père fouettard, Il intervient là comme père symbolique.

C'est avec l'Eternel, c'est donc avec le concours de Dieu. Mais qu'est cet *acquis*-là ? C'est le mot essentiel de notre commentaire, il me semble. « J'ai acquis un homme ». Elle qui était dans ce côté central et exclu en même temps — je suis désolé de persister à dire qu'elle était en quelque sorte le maillon faible ; elle va devenir le maillon superfort puisque elle, elle peut produire le vivant. Le rapport de force, s'il y a rapport de force – moi, je ne parle pas beaucoup de la guerre des sexes (...) Des hommes et des femmes sont uniques dans l'éros.

C’est vrai que ce sont des moments de très grande violence entre homme et femme, mais probablement (...)

Mais Eve (...). C’est un mot très fort : j’ai *acquis*. J’ai acquis – c’est pour ça que quand on dit « j’ai formé », c’est beaucoup plus lénifiant. J’ai acquis, c’est-à-dire : c’est un objet – vous vous rappelez qu’on a dit que du point de vue de la psychanalse c’est exactement ça. C’est un moment où cette femme qui jusqu’à présent n’avait rien et qui s’interrogeait sur sa place, eh bien, là, elle devient propriétaire. Propriétaire de quoi ? D’un homme.

C’est là qu’on pourrait presque dire « Attention qu’elle ne se prenne pas pour Dieu ».

Conception, croyance, l’embryon, le fétus, la naissance – tout ça est la gestation par laquelle le féminin se transforme en maternel. Quelqu’un me disait : « Au fond, depuis que j’ai été mère, je ne suis plus la même. » Mais c’est évident. Ce que cette femme voulait dire, ce n’est pas simplement le désir d’enfant, il y a le devenir mère. Du reste ça revient au même. Si je veux un enfant en tant que femme, je deviens mère. Oui, mais l’enfant devient mère.

D’ailleurs quand un père a un fils, on dit parfois que le père a le même âge que son fils. On veut dire par là que symboliquement, au moment où j’ai un fils, c’est mon fils qui me fait père. Au moment où j’ai un enfant, en tant que femme, c’est l’enfant qui me *fait* mère. C’est pour ça qu’une mère est tellement bouleversée par le fait de son premier enfant, parce qu’elle est bouleversée par le fait qu’elle-même – enfin la promesse tenue, l’enfant vient – ... et ça, ça a un côté enfant divin. C’est l’enfant de la crèche. Pour toute femme, croyante ou non, c’est l’enfant attendu, un côté messianique (...) C’est la promesse qui est tenue. C’est pour ça d’ailleurs que les femmes en souffrance d’enfant nous parlent beaucoup du désir d’enfant. Bien sûr, c’est quand ça manque que le désir est le plus fort. Mais quand il vient en même temps, elles deviennent mère. Il y a une coupure dans le féminin. Vous voyez comment une jeune fille à partir de ce moment-là échange son autonomie, sa séduction face (...) Pour quoi ? Pour quelque chose qui est (...), pour devenir mère. Ça ne veut pas dire, heureusement, que le féminin va disparaître. Mais c’est une question intéressante dont on parlera peut-être : que devient le féminin après la maternité ?

Enfin, ce qui me paraît important, c’est que dans le texte biblique l’homme, à ce moment-là — c’est curieux –, il disparaît dans le texte. Il l’a connue, l’essentiel semble se jouer avec (...). Ça ne veut pas dire qu’Adam disparaisse totalement mais il passe quand même à l’arrière-plan de la scène. Adam, c’est le géniteur, c’est le père réel, mais il n’y a pas de maternité sans rapport au grand *Autre* symbolique. Voilà.

Alors cette question a une immense postérité dans la Bible. Je suis bien d’accord qu’il faut toujours lire la Bible avec en-avant et en-après. Je vous signale que j’ai beaucoup travaillé là-dessus — c’est la question de la stérilité. Comment se fait-il que les grandes femmes, les femmes célèbres de la Bible ont presque toutes un problème de stérilité ? A commencer par Sarah, bien sûr (...) Mais ça recommence avec Rachel, ça recommence avec Hannah (...) – je ne vais pas vous donner la liste des femmes stériles, mais ... une hypothèse là : à ce moment-là, quand une femme est stérile, elle en appelle au grand *Autre*. Elle n’a pas besoin pour ça d’être simplement (...). Quand une femme est en souffrance d’enfant, elle est prête à se vouer à n’importe quel saint, n’est-ce pas ? Elle devient religieuse, et *re*devient religieuse – pourquoi ? Parce qu’elle sent bien qu’il y a une impuissance relative du géniteur, qu’il faut faire rentrer le grand *Autre* – c’est la *scène*. Maintenant en psychanalyse, il y a tout (...) derrière, (...) prosaïque ... les rapports avec son propre père. Dans le texte biblique, il y a le père symbolique. Probablement (...) évidemment, maintenant comment quand une femme – Rachel, par exemple, elle demande à Jacob, et Jacob répond : « Je veux bien que tu aies un enfant, je t’aime tellement. Mais adresse-toi à Dieu, quoi. » Ou alors Hannah, qui à un certain moment rencontre – ce n’est pas le prophète Elie, mais un certain Elie, dans un temple – ... et c’est grâce à un père qu’on peut relancer – l’Elie, c’est parfait ... C’est ça, c’est le père qui relance. Je ne veux pas trop anticiper, mais il y a Chanos – c’est une femme qui à un certain

moment est souffrance d'enfant. Il y a un passage très curieux. Elle rentre dans un temple. Son mari l'adore, il souffre de ne pas pouvoir lui donner un enfant. Il y a un homme là, à moitié aveugle, qui la voit. Elle prie Dieu. Et l'homme, Elie, il la voit prier, il voit ses lèvres qui bougent, et il croit qu'elle a bu. Magnifique. Elle dit : « Mais Seigneur, je n'ai pas bu», et elle lui raconte son histoire. Elie dit (...) Elle est enceinte. Le texte biblique veut nous dire d'ailleurs ce que notre expérience nous confirme : pour qu'une femme puisse à un certain moment relancer le désir d'enfant, il faut passer par *un* père. Je pourrais vous donner l'exemple d'une patiente pour bien indiquer que ce n'est pas du discours, ça, et qu'en même temps, que c'est parler de discours. Une patiente qui faisait des inséminations artificielles – vous voyez qu'on est vraiment dans le milieu modernes — et qui disait : « Nous sommes allés voir un homme», envers lequel elle avait un rapport de séduction surtout paternelle, et elle me disait : « J'ai l'impression que quand je vais voir cet homme avant l'insémination artificielle, ça va me porter bonheur. »

B : Et ça a marché.

A : Non, ça n'a pas ... Enfin je n'ai pas su (...)

Voilà. Parce que dans ce cas-là la lecture biblique nous dit que quand quelque chose ne va pas, il faut que l'individu se rectifie. Comment une femme peut-elle se rectifier ? Il va dire la même chose (...)

Alors, j'en arrive à ma dernière partie. Le premier enfant, le fils absolu de l'humanité, je veux dire, le premier fils dans notre mythe, histoire etc., c'est vraiment Caïn. Ce Caïn, c'est un choc. On sait ce qui va ce passer : c'est le premier fratricide. Question : à quoi doit ressembler Caïn dans sa psychologie pour avoir été l'objet d'un tel vœux d'enfant, que Freud appelle *Kindeswunsch*. *Wunsch*, c'est un mot très difficile à traduire. C'est un désir, c'est une envie intense.

Voilà l'hypothèse que je peux faire – c'est lire entre les lignes, bien sûr, mais à la lueur du savoir inconscient. C'est qu'il a été désiré avec une telle emprise – « Je veux l'acquérir ». Vous voyez, il y a des mères qui sont comme ça qu'il va lui-même être dans un rapport – telle mère, tel fils –, un rapport terrible de propriété. Qu'on pense à ces femmes qui, dans notre expérience, se présentent comme essentiellement des mères – « Moi, c'est mon fils », qui préfèrent même l'enfant à l'homme et qui transforment d'ailleurs l'homme en enfant etc.

Quand l'envie phallique est très forte, c'est transformé en désir d'enfant. Donc, s'il y a une beauté de la maternité indéniable – ce n'est pas pour en rajouter, mais il y a une beauté extraordinaire de la maternité –, il y a aussi un fond de violence pulsionnelle. Ce n'est pas qu'une idée freudienne, c'est-à-dire le cahier public ne l'ignore pas. Vous voyez, l'idée – parce que j'essaie de suivre le fil du processus –, c'est comme si la femme avait été jusqu'à présent trop déniée pour ne pas désirer violemment.

Vous savez qu'on parle beaucoup en ce moment de femmes qui sont enceintes et qui ne réalisent pas qu'elles sont enceintes ; c'est ce qu'on appelle *déni de grossesse*. Ce sont évidemment des cas cliniques de femmes qui réalisent seulement au moment où elles veulent accoucher qu'elles sont enceintes. Ça montre bien que le désir d'enfant est quelque chose de très complexe. (...) Ce qui donne la psychologie du premier de l'humanité, c'est ça.

Alors c'est très curieux : le texte biblique a dédoublé, assez génialement, la fratrie. Il y en a un, Caïn, qui représente l'envie. En termes psychanalytiques, c'est *l'envie phallique* qui devient ensuite l'envie de l'enfant. L'emprise, vous voyez ce que c'est que l'envie, c'est vouloir avoir l'objet, le truc. Et en même temps la gratitude. (...) Mélanie Klein (...) Eh bien, l'envie, c'est Caïn, et la gratitude, c'est Abel. Ça nous met du côté des frères. (...)

Ce qui arrive à Caïn, c'est qu'il sombre dans la violence, vous savez, parce que son offrande est refusée. Mais c'est quelqu'un – il n'a pas compris parce que Dieu a essayé de le

raisonner –, c'est quelqu'un qui ne sait pas offrir. Je ne vais pas trop parler de Caïn mais pour montrer comment ça fait écho à la psychologie d'Eve. Vous savez, un peu comme ces gens qui ne savent pas faire de cadeau. On dit en argot : *ils se fendent*, « je te donne ». Ou alors même quand ils donnent, ils n'arrivent pas vraiment à donner – « j'ai là une chose », « je te la largue ». Oui, c'est très difficile de donner une chose, quelque chose qui soit gratuit, ou encore de dire : « Dis-moi ce qui va t'être utile », mais ce n'est pas ça. C'est-peut-être utile, mais faire un cadeau, c'est prendre le risque que ça va plaire ou pas plaire.

Donc, rejeton d'une mère possessive par la force des choses. Comprenez que je n'accable pas Eve, au contraire. Rejeton d'une mère possessive, ça va être un possesseur (...). C'est comme ça que je le vois. Et il a été tellement âprement attendu qu'il va être – vous savez, attendre un enfant – qu'elle a accablé sa demande. Vous savez, je pense à ses mères qu'on appelle pour le coup abusives, qui considèrent leur fils comme tellement unique — vous savez, ça fait la psychologie de fils unique, attendu, qui du coup auront l'impression que pendant toute leur vie ils doivent combler la demande de leur mère. En termes psychanalytiques on appelle ça des *fusions obsessionnelles*. Ils réussiront, très souvent ce sont des sujets qui réussissent, qui ont le succès parce qu'ils sont aimés par leur mère, mais ils ont trop le sentiment de travailler pour l'autre. Ce qui explique qu'ils sont eux-mêmes très dédoublés et d'ailleurs, ils font pas mal de dégâts.

Vous voyez, le « fruit de ses entrailles » est confondu avec elle. D'ailleurs on dit – je le dis entre parenthèses, ce n'est pas assez clair –, dans certains commentaires on dit que Caïn a donné des fruits. Vous voyez : c'est l'homme de la possession des fruits de la terre ; c'est un être adamique aussi. Tandis qu'Abel est l'être pastoral ; il sait soigner les êtres vivants. Donc vous voyez, le côté rural, agriculteur qui tient – c'est à la sueur de son front ; c'est un travailleur, Caïn. Mais du coup il tient trop pour donner ; c'est ce qu'il n'a pas compris. Même quand Dieu lui dit : « Mais tu as donné (...) » – même qu'il aurait donné des fruits pas de première qualité. Il y a certains commentaires bibliques qui disent « des fruits gâtés ». Le problème n'est pas que les fruits soient gâtés, c'est que quelque chose est gâté, pourri, si j'ose dire, dans son offrande. Tandis qu'Abel, lui, il sait soigner, il sait donner.

Donc ça me paraît très important parce que nous parlons toujours d'Eve, et je termine par là. Donc, ce n'est pas qu'elle soit coupable. Je vous rappelle que Freud dit qu'il est normal qu'une mère soit possessive. Et d'ailleurs on sait qu'Eve aura un second fils qui, lui, sait se faire aimer et qui finira mal. D'ailleurs en même temps, Abel, c'est un brouillard, il a à peine existé. Vraiment, c'est le premier-né de l'humanité, c'est celui qui marque, pas seulement par le fratricide. On parle toujours du fratricide de Caïn. On oublie que c'est un fils.

Donc c'est opposition de la possession des fruits de la terre et des pastorats. Un pasteur, c'est quelqu'un qui sait s'occuper de l'autre. On dira avec une certaine emphase que c'est de l'oblatisme. Mais c'est comme si toute la frustration d'Eve, pour le meilleur et le pire – dans le texte biblique on ne dit pas : il y a le meilleur et le pire (...), c'est justement cette frustration qui est son vrai désir qui est passé dans l'aîné. D'ailleurs ça donne un peu une psychologie de l'aîné. D'où, on ne donne que ce qu'on n'a pas, peut-être à quelqu'un qui n'en veut pas. Je ne crois pas que ce soit si pessimiste que ça. Vous savez, rien n'est plus difficile – quelqu'un qui est trop propriétaire ; le christianisme montrera que c'est la malédiction des riches. Il a trop pour donner. Même quand il donne, il n'arrive pas à être charitable. Alors que quelqu'un qui n'a pas grand-chose, il peut donner. Ce n'est pas pour jeter (...) sur le riche, mais c'est pour indiquer que, au sens plus général, quelqu'un qui est trop accroché à ses objets, il ne donne pas. Vous voyez comme certains sujets obsessionnels qui sont tellement thésaurisateurs, ils sont possesseurs, ils comptent même leurs (...)

Donc ici, la femme restera marquée – c'est ma conclusion –, la femme restera marquée par son rapport objectal, comme nous disons, par son rapport à l'objet, ce rapport en même temps à « comment vivre sa maternité », comment laisser de la place au fruit de ses entrailles.

Mais (...) remarquer aussi, j'y insiste – c'est pourquoi je tiens beaucoup à la respiration du texte – , d'abord le féminin (...) C'est-à-dire, elle restera marquée par cette dualité du féminin et du maternel. (...) par exemple, des mères, après leur maternité, elles peuvent penser que brusquement leur féminité est oubliée. On dira que les femmes veulent tout. Ça c'est les hommes qui le disent. Ce n'est pas qu'elles veulent tout. Elles veulent être. C'est là que le féminisme avait raison de dire que la maternité est pas une réponse totale pour la femme. Mais en même temps, s'il n'y a pas cette réponse, il y a un sentiment de manque, de souffrance. A la place de l'enfant, d'ailleurs, on peut mettre autre chose, on peut mettre « chef d'entreprise » ... Et c'est là, me semble-t-il, où se noue la question de « que veut la femme ? », qui de ce point de vue-là ne peut-être pas aussi énigmatique que le disait Freud, mais en tout cas le texte biblique nous aide à la formuler, de l'entendre de façon étonnante, ce que j'ai essayé de faire.

* * *

H : Alors je vais aussi vous poser une question à laquelle j'ai réfléchi longtemps et à laquelle je n'ai aucune réponse. Vous avez insisté sur le fait que pour l'enfant c'est aussi un poids d'avoir été acquis par une mère aussi possessive. L'emprise de la mère est certainement dure à supporter par Caïn et peut-être son acte par rapport à son frère ... Bien. La question que je vous pose est celle-ci : On est là dans l'apparition du premier sacrifice. Pourquoi Caïn invente-t-il le sacrifice ? Quelle faute cherche-t-il à réparer, ou à qui veut-il offrir quelque chose ? La question, il y a plusieurs interprétations, explications, mais aucune ne me satisfait. J'aimerais bien avoir votre (...)

On peut dire finalement qu'il fait un sacrifice en offrant quelque chose à son véritable père, Dieu, parce que finalement, comme vous l'avez dit, Adam passe à la trappe. On peut interpréter ça comme ça.

On peut interpréter aussi que Caïn expie finalement la faute de ses parents, la désolescence de ses parents. Le poids de la culpabilité, comme les enfants des Nazis expient la culpabilité de leurs parents. Et ils font un sacrifice pour réparer, pour tenter de réparer la faute de leurs parents.

Et il y a aussi la possibilité qu'il offre ce sacrifice pour se détacher de sa mère. De même que l'enfant offre son caca à sa maman, il offre un sacrifice à quelqu'un d'autre que sa mère, de manière à se détacher de son sein. Je n'en sais rien. Ou est-ce que c'est finalement le fait d'avoir été pris par un telle emprise crée chez lui un sentiment de ... C'est lui qui porte le péché originel, c'est lui. Et donc il faut que, sans raison particulière, il offre un sacrifice pour se dédouaner d'être si (...) par la faute de sa mère. Voilà. Je ne sais pas trop ce qu'il en est. Qu'est-ce que vous pouvez penser de tout ça ?

* * *

B : Quand j'ai vu « Eve à l'épreuve de la maternité », j'ai été un peu sèche à l'égard du sujet... l'enfantement ... Donc il fallait que je me penche sur le texte.

Il n'y a pas grand chose là-dessus dans le texte. D'abord Eve, comme j'ai dit, disparaît après du texte biblique, et puis ces deux occurences que je vais vous rappeler tout de suite où elle apparaît – donc en Génèse 3, verset 20, « Adam donna à sa femme le nom d'Eve car elle était la mère de tous les vivants », puis ensuite au verset 1, chapitre 4 : « Adam connut Eve, sa femme. Elle conçut et enfanta Caïn. Et elle dit : J'ai acquis un homme avec l'aide – ou avec l'Eternel. Elle enfanta encore son frère Abel, qui fut berger. Et Caïn fut laboureur. »

Deux petits versets pour parler de la maternité ... Et après je me suis interrogée parce que quand on parle de maternité on pense tout de suite à grossesse, enfantement, mais quand

on parle de paternité ça dure sur toute la vie de l'enfant finalement. La paternité – mais finalement, la maternité, c'est aussi être mère tout au long de sa vie, ce n'est pas uniquement ce moment.

Alors le texte, je vous le rappelle, nous disait qu'il faut que nous enfantions dans la douleur. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous pour avoir accouché plusieurs fois que la douleur soit nécessaire, mais enfin.

A : Je n'ai pas dit ça. – J'ai connu des femmes pour qui c'était ça.

B : En tout cas pour marquer le *passage*. Mais je voudrais revenir encore plus en arrière dans le texte pour essayer d'interroger un peu tout ça.

C'est à la fin du chapitre 2, dans ce verset qui à mon avis ... « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair. » On a un peu insisté sur le lien de conjugalité et d'altérité qui existe dans ce qui est dit là, mais il est ici aussi question à la fois de parentalité et de filialité. C'est un vieux jeu de mots, enfin, mais ça veut dire quelque chose. Parce qu'il faut que l'homme soit capable de quitter le père et la mère pour devenir quelqu'un. C'est-à-dire, ce qui est important, c'est de faire la différence entre ce qui pourrait être le *même* et ce qui est l'*autre*. Pour que la vie soit possible, il faut que l'autre puisse advenir. Et en fait, à la fois en tant que parent et en tant qu'enfant, il ne faut pas qu'on reste dans le même. Pour que nos enfants puissent subsister, il faut qu'ils deviennent autres. Ce n'est pas un deuxième moi, ce n'est pas un clône. Moi, je ne sais pas si on est responsable, mais je pense que l'enfant aussi est responsable de ça. Comme vous disiez tout à l'heure : toute la faute n'est pas celle des parents. Mais il y a entre eux un dialogue qui doit se faire pour que l'autre puisse advenir.

Je vais relire ça, ces deux versets, en particulier au début de Génèse 4, à la lumière de ce besoin de partir, de quitter. Parce que finalement, en Génèse 4, c'est mal parti. Parce que, en effet, quand Eve dit : « J'ai acquis un homme avec l'Eternel » et puis après un autre enfant qui s'appelle Abel – d'abord c'est assez étonnant parce que ce premier enfant, il s'appelle Caïn, c'est-à-dire en quelque sorte il s'appelle «acquisition », et le deuxième s'appelle Abel, c'est-à-dire « nuée, buée, rien ». Voilà. Vous savez, dans l'Ecclésiaste, ce qu'on traduit par « vanité des vanités », c'est ça – c'est buée, nuée, fumée.

Donc ils ont des noms quand même assez étonnants, ces enfants. C'est vrai que dans la bible hébraïque, le nom a une très grande signification, et dire que j'ai acquis un enfant et donné le nom ... D'ailleurs c'est Issac, par exemple, qui s'appelle Isaac parce que sa mère a ri au moment où elle a appris qu'elle allait avoir un enfant. Mais il y en a d'autres, d'ailleurs ; j'y reviendrai.

Donc on voit que c'est assez mal parti. Cette femme qui a *acquis* un enfant, qui en a fait l'acquisition, dit non seulement : J'ai acquis un *enfant*, mais : J'ai acquis un *homme*. Et là, elle n'emploie non pas le nom d'*adam*, mais elle emploie le nom de *ich*, donc un homme, un mâle, masculin. En quelque sorte, il y a presque – je ne sais pas, je pousse peut-être un peu loin – l'idée de l'inceste au milieu de cette acquisition.

Donc on peut voir que le pauvre Caïn, il n'est pas très bien parti. La pauvre Eve – elle a des excuses, elle n'a jamais eu de parents. Finalement, elle ne sait peut-être pas comme être parent. C'est assez important aussi : comment être parent quand soi-même, on n'a pas eu de parents ? C'est le cas d'Eve et d'Adam (...).

Donc, ça du côté d'Eve. Du côté d'Adam aussi parce que – vous n'en avez pas parlé beaucoup, mais finalement, Adam, il est (...) tout de même dans cette histoire. D'abord, cet être nouveau qu'on nous présente comme « Adam ». C'est Adam qui va connaître sa femme. Il est nouveau, Adam, donc de nouveau cet humain ... Pourquoi le texte n'emploie-t-il pas le nom de *ich* à ce moment-là ?

A : Ça prouve que c'est un homme.

B : Oui, ça prouve que c'est un homme. Ça prouve aussi quelque chose que je n'ai pas dit. Mais finalement, le nom propre d'Adam n'existe pas ; il n'est jamais nommé. Lui, il nomme sa femme une première fois *ich*, une deuxième fois Eve, mère des vivants, mais lui, il n'est jamais nommé, en fait.

Donc, Adam va connaître sa femme. Alors ça, c'est intéressant parce que le mot « connaître »... évidemment on le dit maintenant au sens biblique du terme. Au sens biblique du terme, connaître, ça veut être « avoir des rapports sexuels ». Mais ce ne sont pas des rapports sexuels très intéressants puisque en effet quand on trouve le mot « connaître » pour des rapports sexuels, c'est en particulier – je ne vais pas vous donner toutes les occurences – mais c'est en particulier dans l'histoire de Sodome et Gomorrhe, qui n'est quand même pas un amour dont on aurait très envie. Il y a d'autres mots qu'on peut dire, on peut dire « aller vers », on peut dire « coucher avec », qui sont quand même des manières beaucoup plus intéressantes, à mon avis, que « se connaître », dans lequel il y a une certaine violence quand même qui n'est pas forcément là ailleurs.

Donc on voit que notre Adam est à la fois (...) de capter sa femme – et de capter son fils. Et puis il y a le problème de la connaissance et du savoir qui nous renvoie, elle aussi, à l'histoire du serpent et de la femme. Parce que dans l'histoire du serpent et de la femme, il est bien question de connaissance. Le serpent, il dit quelque chose. Il dit : « Dieu sait ». Je ne sais pas comment le serpent peut savoir que Dieu sait. Et en fait, le péché – la faute orginelle ; moi, je n'aime pas le mot de péché, il n'y a pas de péché dans Génèse 2 ou 3 – le péché vient avec Caïn. Donc, la faute originelle, c'est peut-être de vouloir tout savoir et de vouloir tout connaître, et en fait, se placer à la place de Dieu. Je pense que là, c'est une faute très importante et on voit qu'Adam continue un peu là-dedans. Il veut connaître sa femme. D'ailleurs il le dit à plusieurs reprises. La première fois, il dit : « Voilà *icha*, l'os de mes os, la chair de ma chair. » Comme tout ça s'est passé dans son sommeil, on peut se demander un peu ... Et quand on prend mon ami Venin, il dit (...) Comment on peut savoir ? Parce que finalement c'est un côté, ce n'est pas une côte. Enfin, c'est tout un dialogue là qu'il faudrait étudier un peu plus. Et une deuxième fois, il la nomme « mère des vivants ». Il connaît, il veut savoir, et en quelque sorte – il y a peut-être aussi une erreur là, une erreur d'interprétation de la part d'Adam.

En quelque sorte donc voilà Adam.

Ensuite vous avez très bien parlé de ce qui se passe. Je voudrais dire, en fait, que quand on lit la Bible, il faut aussi essayer de lire les textes jusqu'au bout. Jusqu'au bout, ça pourrait être jusqu'à la fin de l'Apocalype. Alors je vous ai montré un peu comment on peut faire le lien entre les textes, entre Génèse 1 et Génèse 2. Il y a aussi un grand lien entre Génèse 3 – vous l'avez montré – et Génèse 4. Mais moi, ce que j'aime bien, c'est aller jusqu'au bout de Génèse 4. 5, c'est une généalogie, c'est moins intéressant, encore que ... Les généalogies, c'est très important.

Ce qui est très intéressant dans le texte, c'est qu'il y a une inclusion. Il commence par – je vais vous le rappeler – « Adam connut Eve, sa femme. » Elle conçut, enfanta Caïn, dit : J'ai acquis un homme avec l'aide de l'Eternel. Puis vient encore Abel, le berger. Et puis, à la fin, tout à fait à la fin, dans les deux derniers versets, 25 et 26, on nous dit : « L'homme, Adam, eut encore des relations avec sa femme. Elle mit au monde un fils qu'elle appela du nom de Seth. Car, dit elle : Dieu m'a attribué une autre descendance à la place d'Abel que Caïn a tué. De Seth aussi naquit un fils qu'il appela du nom d'Enoch. C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur. »

Là, il y a, à mon avis, des choses assez intéressantes. Donc après le meurtre, il va y avoir à nouveau une naissance. Eve va encore avoir un fils, un fils qui s'appelle Seth. Alors c'est intéressant parce que les deux premiers noms n'étaient pas terrible mais Seth – il y a de nouveau un jeu de mots du nom de Seth, car c'est « Dieu m'a attribué ». Set, ça veut dire « attribué ». En quelque sorte, Seth, c'est cadeau. C'est le cadeau, l'enfant cadeau dont vous parliez. Il arrive, il est là. Comme s'il avait fallu à Eve tout un cheminement pour ... Son premier enfant, c'était sa chose, le deuxième – il y avait tellement de choses avec le premier que le deuxième, elle ne le voyait même pas. Ce cheminement pour s'apercevoir que ... eh bien, peut-être ... Ce qui s'était passé jusque-là, ce n'était pas forcément de la bonne chose, et maintenant, cet enfant, il était cadeau. Il est tellement cadeau qu'il va lui-même avoir un autre enfant. Caïn aussi a eu des enfants, je ne veux pas le mettre de côté.

Et ce qui est assez intéressant, c'est que l'enfant de ce cadeau, il s'appelle Enoch. *Enoch*, c'est encore une manière de dire le mot « homme ». *Enoch*, on le retrouve plusieurs fois dans la Bible, ce n'est pas un mot très employé. Mais on le retrouve tout particulièrement dans les psaumes, pour nous montrer l'homme dans sa fragilité, dans sa finitude, l'homme mortel. Donc dans Ezéchiel et les psaumes. Quand on parle d'*enoch* dans la Bible, c'est l'homme dans toute son humanité avec toutes ses limites, son impuissance et sa finitude. Et peut-être que finalement, Eve et sa maternité, il lui a fallu un certain chemin pour pouvoir enfin enfanter un enfant qui s'inscrive, certes, hors du jardin d'Eden, mais qui puisse ouvrir ce chemin vers la vie. Ce chemin vers la vie ... Eve, elle est la première femme, et c'est vrai qu'elle n'a pas de problème à procréer. Après, ça va être plus compliqué pour les femmes de la Bible.

Et aussi : chemin de fraternité, parce que je pense qu'on ne peut pas faire l'économie de la fraternité qui est quand même très malmenée dans ce premier passage chapitre 4 de la Génèse. Mais là on peut voir aussi que le premier livre de la Génèse est une histoire comment apprendre à être frères, puisqu'il y aura plein d'histoires de stérilité mais il y a plein d'histoires entre des frères tout au long, et finalement, ça se termine assez bien, avec Joseph qui pardonne à ses frères qui l'ont vendu, lorsqu'ils reviennent.

Voilà.

* * *

A : Bien, je trouve que le dialogue est de plus en plus effectif. Je dis ça parce qu'au point de vue de la méthode ... Je n'aime pas trop le terme « herméneutique » en ce qu'il suppose de pluralité formelle des interprétations. Quand on interprète de plus près la contradiction sans jamais avoir le dernier mot, on (...) un réel dans le texte, je ne sais pas si je me fais comprendre, mais il y a un excès de vérité du texte. Quand il y juxtaposition des interprétations, c'est quelque chose du texte qu'on n'a pas. Et là il me semble qu'en rapprochant nos diversions, on arrive à faire entendre les contradictions fécondes du texte.

Pour le sacrifice, votre question. Je crois que vous avez tout dit. Vous avez énuméré tout à l'heure les diverses hypothèses. Simplement encore un mot. Effectivement, c'est le premier sacrifice. Il faut se mettre dans la tête de Caïn sans pour autant lui attribuer de psychologie, parce que je ne pensais pas que vous alliez aussi faire allusion au sacrifice du *frère*. Parce que, d'une certaine manière, c'est aussi un sacrifice. C'est quelqu'un qui passe d'un sacrifice à l'autre, du sacrifice au meurtre. Ça a été très bien rappelé. Entre quelqu'un qui est hyper-réel parce qu'il a été *acquis*, qui est vraiment matériel et matérialiste, et l'autre qui est une buée... On a presque l'impression que c'est un enfant, un fétus qui est dans les limbes, Abel. En même temps c'est curieux parce qu'Abel représente le bien, mais en même temps il n'existe pas. Alors entre quelqu'un qui existe trop mais qui est dans le mal et

quelqu'un qui est dans le bien mais qui existe à peine, je suis entièrement d'accord que c'est le troisième qui sera dans le bon équilibre.

En ce qui concerne... vous voyez, la position de Caïn avec ce qu'on a dit, sans en rajouter par rapport à ce que dit le texte, il n'est pas assez *ouvert* pour donner quoi que ce soit, mais il veut être suffisamment ouvert pour être bien vu du père. Je suis assez d'accord. Il *revient* au père, d'une certaine façon. C'est ce genre de gens qui ont besoin qu'on dise : « C'est bien », « On te donne une bonne note ». Quand vous donnez ... C'est ce que la christianisme va reprendre, cette gratuité de façon continuelle. Il y a cette idée de dire : l'essentiel est que j'ai donné, ce n'est pas d'avoir une bonne note. Par exemple, un élève qui veut uniquement avoir de bonnes notes, il serait dans un rapport un peu immoral à son propre désir.

C'est ça, Caïn. Donc de ce point de vue-là, il sacrifie. Je crois qu'il y a une ambiguïté : il sacrifie et il se fait du sacré, sans vraiment sacrifier. Le sacrifice *agréé*, celui d'Abel, est le sacrifice véritable. Parce que le sacrifice, il n'existe comme tel qu'à partir du moment où il y a une réponse dans l'*autre*. Et en même temps, la possibilité paradoxalement pour qu'il y ait une réponse dans l'autre de ne pas attendre qu'il y ait une bonne évaluation. En ce moment on parle beaucoup des évaluations.

Caïn, c'est quelqu'un qui a envie de dire (Note: qu'on lui dise ?) : « Oh, tes fruits sont beaux », « Oh, c'est bien », et c'est donc un désir de ce point de vue-là impur. En même temps c'est quelqu'un qui fait le premier sacrifice. Alors dans l'ordre chronologique, je pense qu'Abel est venu après, et en même temps c'est celui qui est un bouchon par rapport au sacrifice. C'est ce qui me paraît très intéressant de développer, qui est l'objet même du *don*. Et ce qu'on retrouve dans la maternité d'Eve – Eve, une femme, donne beaucoup plus qu'un homme, pour des raisons très profondes. Une femme peut être ouverte, un homme a toujours quelque chose ... Il faudra revoir ça. Et en même temps, il y a la possibilité – qui a été très bien dite et redite –, c'est-à-dire, une acquisition, qui fait que le *nom* de ce fils, c'est la mère effectivement qui donne le nom de ce fils. On pourrait donner tout ça en exemple dans la Bible, mais elle est nommée par un certain moment maternel. Alors là, vous voyez quelqu'un qui s'appelle Monsieur Acquisition, Monsieur Je-suis-acquis. Qu'est-ce qu'il va sacrifier ?

Mais il y a un drame de Caïn. Il voudrait en même temps avoir le sentiment de l'autre. Par exemple : Après, ils se retrouvent, il veut discuter avec son frère, il le rappelle. Et c'est la premier passage à l'acte de l'histoire. Il est face à son frère, il veut lui parler, et le texte biblique nous dit simplement : ils sont au champ, et sur le champ, il le tue. C'est la jalousie. Il veut lui parler, et dès qu'il voit son visage, et là – parce que l'altérité, c'est ça, voir (...), c'est reconnaître le visage de l'autre. A peine il voit le type qui est là, le sale type dont le sacrifice a été agréé, c'est un homme mort.

Vous savez, c'est ça, le passage à l'acte. On ne le voit pas venir, d'un moment à l'autre, on est passé d'un temps 1 au temps 2. Le texte biblique dit : ça s'est arrêté. Non. C'est ça qui se passe. Tout ça, ça nous donne la psychologie de Caïn.

Juste une remarque sur ce que vous disiez. Je suis entièrement d'accord. J'irais presque encore plus loin. On parle très peu de ce qui s'est passé au départ. Vous avez dit très justement que « se connaître », ça fait un peu euphémisme ; se connaître, c'est pour ne pas dire que c'est sexuel. Mais vous avez raison : c'est très souvent violent. Ça dépend.

Question quand même qui me vient : ce premier rapport sexuel, ça a dû être violent quand même.

Il faut que je repose une dernière fois la question. Avant, il y avait bien des liens, un rapport sexuel harmonieux, si j'ai bien compris ce que dit le texte. Désormais, c'est un corps – alors c'est peut-être énorme de dire ça, mais je ne veux pas dire qu'à ce moment-là, Eve a perdu sa virginité puisque évidemment ils étaient unis, mais unis différemment. Et je pense qu'il y a quelque chose – vous savez, il y a un texte de Freud que je ne commenterai pas qui

s'appelle « Le Tabou de la virginité » qui pose cette question, dans un sens tout à fait différent d'ailleurs – mais cette violence pulsionnelle, il me semble qu'elle se retourne là. Et c'est ensuite, probablement au moment où ils forment un couple véritable – ils sont habitués à être incarnés, y compris dans la vie sexuelle – que vient un enfant normal, Seth, Enoch etc.

H : Merci beaucoup. A propos de cette sexualité d'Adam et Eve, c'est tout à fait intéressant. Est-ce qu'ils ont fait l'amour avant la chute ? Saint Augustin dit qu'Adam et Eve avaient une vie sexuelle sans convoîtise avant la chute. Les corps s'unissaient comme deux époux qui s'entendent très très bien se rejoignent parce qu'il y a un scintillement dans une réunion comme ça ... Voilà. Donc, c'était une sorte de relation extrêmement fluide. Et ce qui est le site du péché originel pour Saint Augustin, ce n'est pas la sexualité, c'est la *convoîtise* dans la sexualité.

B : Moi, je ne comprends pas grand-chose aux rapports sexuels d'Adam et Eve. Ce que je veux dire, c'est que le mot « jalousie » est très proche du mot « acquérir » en hébreu, et que Caïn, c'est presque « jaloux », en fait.

A : L'envieux.

B : Oui, l'envieux, c'est ça. Donc, dans son nom même et au niveau de la culture hébraïque (...), ce n'est certainement pas quelque chose d'anodin de le soulever.

H : (...) Il y a quelqu'un qui veut poser une question ?

(presque inaudible)

Question : Si j'ai bien compris tout à l'heure, quand vous avez parlé du père symbolique, si une femme veut avoir un enfant, il faut qu'elle soit parrainé par son propre père.

A : J'ai l'impression que la question tourne autour du père. – Oui, c'est une formule que j'ai eue. Voilà en gros, structuralement – je dis bien : structuralement, pour autant qu'on s'y retrouve : dans le désir d'enfant, on est trois. Avant, il n'y a pas d'enfant qui va venir. On est trois : le couple et le grand *Autre*. Alors là évidemment je joue avec une catégorie lacanienne que tout le monde n'a pas en tête, mais quand Lacan introduit l'idée du grand *Autre*, qui n'est pas celle de Freud, il renvoie à ça. (...) On peut prendre les choses par le petit bout de la lorgnette qui est très important – la lignée œdipienne, quand même, puisqu'une femme, une petite fille n'a d'idée fantasmatique de l'enfant longtemps avant d'être matûre pour avoir un enfant qu'à partir de son désir œdipien. C'est ça qu'on dit en psychanalyse. Mais d'une façon encore plus structurale, ça signifie que le désir lui-même pour s'ouvrir. On discute beaucoup de Caïn ; c'est quelqu'un qui est boulimique, d'une certaine façon, il veut consommer beaucoup. Mais ce n'est pas ça. Il faut bien distinguer l'*envie* et le *désir*. Vous voyez, par exemple : les boulimiques ne mangent pas. Ou plus exactement : ils mangent beaucoup, mais ils n'ont pas faim. C'est très bizarre, ce rapport, pour des raisons évidemment diagnostiques. (...) Il faut bien distinguer – le désir, la jouissance, l'amour. La jouissance a ce côté de vouloir s'accrocher à l'autre ; c'est l'emprise. Mais quand je veux jouir de quelque chose, je veux l'avoir. Le désir, ça suppose l'ouverture. Ça veut dire, supporter un manque. L'amour, alors, c'est donner ce qu'on n'a pas. C'est une (...)

Le désir d'enfant, c'est quelque chose qui suppose une ouverture. Par exemple, des femmes qui ont trop envie d'enfant – l'enfant ne vient pas. On peut soupçonner — tout ça a un côté spéculatif – qu'il y a quelque chose de ne pas réellement ouvert du désir d'enfant. Je

vous en donne un exemple un peu traumatisant mais c'est important : il y a des femmes qui ont des enfants qui peuvent faire un délire, qui peuvent déclencher une psychose au premier enfant. Qu'est-ce qui s'est passé ? Eh bien, elles voulaient avoir un enfant mais le désir n'était pas en place, pour des raisons qu'il faudrait développer. Autrement dit, désirer un enfant, c'est un travail psychique extrêmement important qui suppose le rapport au symbolique. Une femme, par exemple, qui — je peux difficilement (...) parce qu'il n'est pas question de psychose féminine, la psychose au féminin ... Quand une femme ne peut pas réellement donner la place au père, qu'il y a quelque chose d'effondré dans l'œdipe, elles ne peuvent pas réellement supporter l'idée d'enfant. Par exemple : l'enfant apparaît ; elles ne savent pas s'en occuper. Elles ne savent pas ce que c'est. Certaines commencent à se dire : « C'est mon frère réincarné ». C'est bien sûr traumatisant comme exemple, mais ça nous donne – la plupart du temps, ça se passe bien — mais ça nous montre avec ces pathologiques que le désir d'enfant est construit. Et là, il y a un effondrement du père symbolique. Voilà.

Alors de ce point de vue-là, le géniteur a une place importante. L'amour de l'homme est très important, je dirais même que chez Freud l'amour de l'homme est important. Quand une femme dit pour la première fois d'un homme : « Cet homme, je voudrais qu'il soit le père de mes enfants », c'est un moment très important. Mais le géniteur lui-même – c'est pour ça à mon avis qu'il passe à l'arrière-plan, il regresse un peu, Adam, je suis bien d'accord, à l'arrière de la scène –, c'est parce que le père symbolique intervient. Et c'est pour ça que j'insiste beaucoup sur le fait que quand les femmes deviendront stériles, elles en appelleront au père, au père *d'en haut*. Ce n'est pas simplement un comportement magique, parce que dans l'antiquité païenne, il y a ce comportement, vous savez – aller près des fontaines etc. Ce n'est pas de la magie. Dans la Bible, il n'y a pas de magie, enfin ... on peut en discuter. Mais en tout cas il n'a pas une rationalité magique, il y a une rationalité *symbolique*. Mais quand une femme dit : « Je suis prête à tout pour avoir un enfant, y compris à aller prier etc. », c'est qu'elle en appelle au symbolique, et c'est pour ça ... Elle essaie de combler quelque chose qui ne serait pas constitué, qui serait en souffrance et qui renvoie à cette capacité de désirer, à cette capacité d'ouverture. Je veux bien que ce soit un peu énigmatique ; je ne veux pas entrer dans un discours psychanalytique (...)

H : Je pose tout de suite une question. On a parlé de la question du désir chez la mère, mais moi, ce qui m'intéresse, c'est l'effet que ça a sur les enfants, sur le poids que ça constitue pour les enfants qui traînent ça pour toute leur vie.

Revenons à Adam, ou plutôt à Caïn, finalement. Caïn, c'est un destin dramatique. Il est, comme son père, cultivateur ; c'est lui qui a repris la vocation qui a été donnée à son père, celle de cultiver la terre. Abel, lui, s'occupe de moutons. Ensuite, ce sera très bien vu, s'occuper de moutons, mais pour le moment, la vocation, c'est de cultiver la terre. Donc, il fait tout très bien. Il fait le premier sacrifice. Il sert un peu de modèle – il est comme le fils aîné de la parabole du Fils prodigue. Et néanmoins ... Cet homme, il fait tout très bien, et pourtant – oui, il tue son frère– son sacrifice n'est pas agréé. Donc il fait le premier sacrifice.

Je voudrais vous faire parler, mon cher Paul-Laurent Assoun, des effets bénéfiques ou désastreux, je n'en sais rien, de ce que vous nous disiez à propos des mères sur leurs enfants.

B : Je voudrais dire une chose sur le sacrifice, pas sur l'effet des mères sur les enfants.

Dans l'histoire, il y en a un qui est cultivateur, l'autre qui est berger. On peut se demander pourquoi il y a des bergers parce qu'ils n'ont pas le droit de manger de viande à ce moment-là.

H : Très intéressant.

B : Pourquoi y a-t-il des bergers ? Pour faire des moutons, ou pour les offrir en sacrifice ?

Public : Pour la laine.

B : Ils n'auront le droit de manger de la viande qu'après Noé. Pour l'instant, il y a un interdit. Ils n'ont droit de manger que des végétaux. Finalement l'offre en sacrifice *à Dieu* est peut-être dans l'essentiel *pour l'homme*. C'est peut-être ça qui ne plaît pas à Dieu. Ce qui est très intéressant, c'est qu'à la fin du chapitre 4, qu'est-ce qui est dit, comment finit le chapitre 4 ? « C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur. » Il n'est plus question de sacrifice. Il est bien question d'invoquer le Seigneur.

H : Et on fait des sacrifices *avant* d'invoquer le nom du Seigneur. Parce qu'ils étaient plus (...) que la religion. C'est pour ça que c'est psychanalytique, le sacrifice. Ça a une force sacrifique.

B : A quoi sert un cultivateur (Note – plutôt : un berger ?) à partir du moment où l'on n'a pas le droit de manger ?

H : Dieu sait que j'ai lu des choses dans ce texte, mais je n'avais jamais remarqué ça.

A : Je vais essayer de répondre à votre question. Je suis entièrement d'accord. On a démonisé Caïn, alors qu'en fait d'un certain point de vue c'est quelqu'un qui se tient dans la légitimité paternelle. Alors le rapprochement avec le Nouveau Testament est (...) L'aîné de la parabole du Nouveau Testament, lui, il est plus clair. Il a reconnu le père symbolique, mais en même temps, c'est celui qui reconnaît le père réel. Souvent pour éclairer, il faut compliquer. Vous savez, en psychanalyse, on distingue le père — grâce à Lacan qui a complété un peu Freud — le père réel, le père imaginaire, le père symbolique. C'est une triplicité, une trinité. Il y a le père réel, le type qui est là, quoi ; c'est une vrai présence. Il y a le père imaginaire qui est l'image du père, la représentation de la filière magnifiée sous le nom du père et (...), et il y a le père symbolique qui représente le côté de la Loi.

J'aurais envie de dire qu'il y a comme un trouble de la métaphore de Caïn. Je m'explique. C'est quelqu'un qui fait les choses exactement – vous avez parfaitement raison de le rappeler : il est cultivateur comme son père. C'est intéressant parce qu'il comble trop le désir de la mère, mais en même temps il cherche à imiter le désir du père. Il n'est pas *quelqu'un*, d'une certaine façon.

Quant à Abel, c'est une vapeur. Au fond, le texte biblique à l'air de dire que nous descendons beaucoup plus de Caïn que d'Abel – on pourrait dire que c'est peut-être violent – parce qu'il est dans cette matérialité, ce qui veut dire : dans la contradiction. Là où il y a un scotome, c'est-à-dire un point aveugle, dans sa représentation, c'est qu'il n'est pas capable de (...) les choses, il n'est pas capable de laisser un espace. C'est ça qui me paraît important. C'est pour ça qu'il est spécialement frustré. Il a donné tout ce qu'on pouvait donner. Au fond peut-être – c'est intéressant – Abel a donné encore moins. Parce que ce n'est pas consommable ; ce n'est pas un boucher, Abel. C'est quelqu'un qui s'occupe, et qui du coup est devenu —ce que nous appelons le transfert ; il est susceptible d'avoir un rapport à l'autre. Il y a une pathologie de l'altérité chez Abel. Mais c'est ça qui fait qu'en même temps il va se faire éduquer par la réalité.

Il (Note : Caïn ?) devient le premier criminel de l'histoire, il ne faut pas l'oublier (...) Le texte biblique a l'air de nous dire – vous voyez pourquoi il n'est pas lénifiant du tout– qu'il fallait passer par le côté criminel du sacrifice avant de pouvoir *nommer*. C'est là où la discussion (...)

H : Il y a une autre remarque sur laquelle j'aimerais bien vous entendre aussi bien l'un que l'autre, c'est-à-dire : Abel, apparemment, c'est le chouchou. Et il fait un sacrifice qui est agréé par l'Eternel. Et du coup il meurt. Finalement, c'est ça qui est terrible. Du coup, il *meurt*. Le fait d'être bien sous tous rapports, eh bien, ça se retourne contre lui, et il est tué. Et que finalement Caïn, au contraire, paradoxalement, c'est lui qui finalement reçoit le signe de la grâce ensuite. La question que je pose qui est sur le plan à la fois religieux et du rapport aux parents : est-ce qu'il y a une malédiction qui vient du fait d'être *bien*, d'être un bon fils ?

A : Vous savez, la psychanalyse nous montre qu'on est encore plus angoissé par le bien que par le mal. C'est une idée très paradoxale. Les sujets sont angoissés par le mal parce que c'est la crainte des pulsions, le diable ; mais les sujets pervers sont beaucoup plus angoissés par le fait de voir quelqu'un de très bien. Dans un cas de névrose démoniaque que décrit Freud, le sujet commence par être malade parce qu'il a peur du diable (...), mais après, il est encore plus angoissé par la Vierge Marie. Il y a quelque chose là qui est absolument essentiel.

Encore un mot. Tant pis, on spécule mais ... Par moment, on peut même se demander si Abel a existé, parce qu'un brouillard ... On a presque l'impression qu'il est une fiction destinée à montrer ce qu'il aurait fallu faire. je vois ça comme ça. Evidemment le texte biblique dit bien qu'il a existé. Ce qui est terrible, c'est que celui qui meurt, c'est celui qui a fait le bien. C'est ça qu'on retient. Quand Abel est sur le champ là, est-ce qu'il ne serait pas un brouillard ? Il y aurait eu quelque chose d'hallucinatoire. Vous savez, souvent dans les crimes il y a quelque chose d'irréel. C'est le point qui me paraît évidemment important. Le texte biblique dit qu'au fond, c'est comme s'il fallait dans l'incarnation être dans le mal pour ensuite pouvoir se réorienter avec son désir. En tout cas, on ferait mieux de ne pas recommander Abel en modèle. C'est plutôt quelqu'un qui, par contre, vient figurer la possibilité de s'occuper de l'autre et de faire la place au manque. Sacher-Masoch a écrit un texte qui s'appelle « Le Legs de Caïn »; c'est tout à fait différent mais il y a le legs de Caïn, d'une certaine façon. Ce qui est curieux, c'est aussi le legs de la mère.

Cha.